

S'interroger aujourd'hui sur le métier d'anthropologue, c'est s'interroger sur le monde actuel. Est-il encore justiciable d'un regard ethnologique soucieux de repérer et de comprendre les différences ? Les processus d'uniformisation en cours à l'échelle de la planète n'ôtent-ils pas toute justification, voire toute légitimité, à une entreprise à laquelle aurait seule donné un sens, en dernière analyse, la colonisation européenne ?

On ne peut répondre à de telles questions, et à de tels doutes, qu'en empruntant deux itinéraires. Le premier passe par un réexamen de ce qu'est le monde actuel – plus divers, peut-être, que ne l'imaginent les idéologues de la globalisation. Le second passe par un réexamen de ce qu'est l'anthropologie – dont la finalité est peut-être plus subtile et plus ambitieuse que ne l'imaginent les nostalgiques des paradis perdus. C'est ce second itinéraire que j'emprunterai, parce que c'est lui qui donne accès au premier. Telle est en tout

cas ma conviction : l'anthropologie est particulièrement bien armée pour affronter les apparences et les réalités de l'époque contemporaine, à condition, toutefois, que les anthropologues gardent une idée claire de ce que sont les objets, les enjeux et les méthodes de leur discipline.

Le métier d'anthropologue est un métier du face-à-face et du présent. Pas d'anthropologue, au sens plein du terme, qui ne se coltine avec l'actualité de ses interlocuteurs. Cela n'ôte rien à l'historicité de son objet, bien au contraire. Cette question du temps est un préalable à toute réflexion sur le métier d'anthropologue. Mais il y en a d'autres, au moins deux, qui en sont inséparables.

La deuxième question est celle de savoir de quel homme nous prétendons traiter lorsque nous nous disons ethnologues ou anthropologues. Nos interlocuteurs sont des individus. Nous sommes des individus. Mais nous nous intéressons à des systèmes, à des cultures – multiples et variées comme chacun sait –, et, en outre, ne perdons jamais de vue l'ambition de l'anthropologie physique et de l'anthropologie philosophique qui, chacune dans son registre, visent l'étude de l'homme en général, de l'homme générique.

La troisième question est celle de l'écriture. Les ethnologues écrivent. Un peu ou beaucoup, c'est selon. Mais enfin, ils écrivent. Pourquoi, comment, pour qui ? C'est toute la question ; enfin, presque toute. Car écrire, c'est mettre en récit et, dans le contexte post-colonial, nombre d'observateurs se sont appuyés sur ce constat pour s'interroger sur le statut épistémologique et éthique de la discipline.

Chacune des trois questions que je viens d'énoncer comporte sa part d'incertitude. Si nos objets sont historiques, ne s'effacent-ils pas au fil du temps ? S'ils sont culturels, peut-on les comparer ? Si l'ethnologie s'écrit, peut-elle traduire ? Le temps, la culture et l'écriture peuvent apparaître à la fois comme constitutifs de nos objets et comme des entraves à notre relation avec la réalité. Je voudrais lever ou relativiser cette difficulté en essayant de montrer que les trois questions – de l'historicité, de la relativité et de la littéralité – n'en font qu'une, que chacune d'elles n'est qu'une transformation des deux autres. Dans cette hypothèse, il deviendrait possible de reformuler la question globale du rôle de l'anthropologie aujourd'hui.